

Valeurs de la parole féminine : Eloquence et sagesse dans le conte algérien

Date de réception : 14/10/2020 ; Date d'acceptation : 02/05/2021

Résumé

Le conte est un espace d'expression, majoritairement fréquenté par des femmes, elles le racontent et l'animent elles-mêmes en tant que personnages. Les voix de ces femmes ne sont pas toujours audibles. Dans des sociétés phalocrates telles que l'Algérie, la voix féminine est étouffée principalement par des hommes. Notre recherche s'intéresse aux représentations de la parole féminine de par son éloquence et sa sagesse dans des contes algériens. A travers les contes choisis, on retrouve des portraits de femmes sans voix et dans d'autres contes, des personnages féminins sages et éloquents qui brisent des stéréotypes négatifs bien ancrés dans des sociétés patriarcales. En faisant appel à une analyse psychologique nous allons aborder le rapport entre l'« animus » et la production intellectuelle de ces personnages féminins.

Mots clés : conte ; femmes ; société algérienne ; éloquence ; sagesse ; animus.

Atika dalia larous ^{1*}

Université des frères
Mentouri Constantine
(Algérie)
Laboratoire : langues et
traductions

Abstract

The tale is a space of expression, mostly frequented by women, they tell it and animate it themselves as characters. The voices of these women are not always audible. In phalocratic societies like Algeria, the female voice is mostly muffled by men. Our research is interested in representations of female speech by its eloquence and wisdom in Algerian tales. Through the chosen tales, we find portraits of voiceless women and in other tales, wise and eloquent female characters who break negative stereotypes which are well established in patriarchal societies. Using a psychological analysis, we will approach the relationship between the "animus" and the intellectual production of these female characters.

Keywords: tale ; women ; Algerian society ; eloquence ; wisdom ; animus.

ملخص

الحكاية هي مساحة للتعبير، يتردد عليها في الغالب النساء، يقصونها وينشطونها بأنفسهم كشخصيات. إن أصوات هؤلاء النساء ليست مسموعة دائما. في المجتمعات السلطوية مثل الجزائر، حيث يتم إخفاء صوت الإناث في الغالب من قبل الرجال. بحثنا مهتم بقيمة خطاب الإناث في الحكايات الجزائرية من ناحية البلاغة والحكمة. من خلال الحكايات المختارة، نجد صوتاً للنساء اللواتي لا صوت لهن مقابل شخصيات نسائية تتمتع بالحكمة والبلاغة بالقدر الذي يكسر القوالب النمطية السلبية الراسخة في المجتمعات الأبوية.

اعتمادا على التحليل النفسي، سوف نقترح من العلاقة بين " الذكاء الوراثي " والإنتاج الفكري لهذه الشخصيات النسائية.

الكلمات المفتاحية: الحكاية -؛ - النساء؛ المجتمع الجزائري؛ الفصاحة؛-الحكمة؛-الذاكرة الوراثية.

Corresponding author, e-mail: larous.atikadalia@umc.edu.dz

Pour Ferdinand de Saussure, la langue est un « trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté » [1]. C'est un trésor déposé en nous, sa pratique est un art. Chanceux sont ceux qui la cultivent et la manient; ils usent de ce pouvoir pour changer leur monde.

La parole est humaine et sa qualité dépend de son énonciateur. Il a toujours été dit que, les belles phrases n'émanent que des esprits sages. On se demande, Qui serait capable de produire le meilleur discours; est-ce les vieux ou les jeunes, les hommes ou les femmes, les érudits ou les ignares? Qui détient ce pouvoir?

Usant de la métaphore, un ancien proverbe algérien dit que « les douces langues têtent les pis des lionnes », ceci renvoie au pouvoir que peut exercer l'éloquence sur les êtres les plus endurcis.

Les pensants sont ceux qui excellent dans la maîtrise du verbe. Ils ont le don d'adoucir le discours pour le rendre mélodieux. Pour ces manias du verbe, les mots sont mesurés et rythmés; ces attributs correspondent parfaitement au discours qu'emprunte le conte. Un des meilleurs exemples pour illustrer le pouvoir du savoir-dire serait, celui de Schéhérazade, cette conteuse qui a le génie au bout de la langue. Elle échappe à une mort certaine, en racontant des histoires. Son éloquence et son bon sens ont fasciné le sultan durant mille et une nuits et puis tout un monde depuis des siècles.

En effet, Le conte est un art qui exige la maîtrise de la parole; pour raconter il faut une langue travaillée, sonorisée, captivante et ensorcelante. Il est pratiqué par des spécialistes munis d'une haute aisance verbale et surtout d'un savoir-dire, le choix des mots, le ton de l'énoncé décident de la qualité de la production orale.

Rousseau confronte l'esprit à cette difficulté dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, où il formule l'aporie: « Si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole »[2]

Cette éloquence n'est pas un don orphelin, elle découle d'un esprit vif et lucide, elle traduit une pensée personnelle et un mécanisme de réflexion. Il semble à priori, que celui qui pense bien est celui qui parle bien. Même si ceci n'est pas une règle affirmée puisque la relation entre la parole et la pensée est d'un caractère aporétique ce qui rend leur ordre une opération compliquée, d'ailleurs, ceci importe peu pour notre sujet, c'est plutôt leur relation qui nous intéresse.

« L'éloquence est la peinture de la pensée, et aussi ceux qui après avoir peint ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait »

De la citation de Pascal Blaise dans *Discours sur les passions de l'amour*, nous avançons l'idée que la qualité du discours dépend de la lucidité de la pensée. Cette lucidité est présumée être un trait épïcène, il se trouve que les sociétés phalocrates refusent de reconnaître cette clairvoyance chez les femmes.

Cet esprit misogyne fait que la voix féminine est négligée sous prétexte que la femme est dans l'incapacité de produire du sens.

Les voix des femmes dans le monde des hommes

Dans une étude consacrée à la parole des femmes chez les Moose, Kaboré Oger rapporte une pensée à la fois saugrenue et significative, certains croient que les femmes sont victimes d'une malformation congénitale qui les empêche de contrôler leurs dires et les prive de moyen d'autocensure.

« Une vieille femme reconnaît sur le ton de la plaisanterie — mais cela est admirable et significatif — que la femme étant privée de la pomme d'Adam (kokor yodre, « nœud de la gorge »), elle est incapable de retenir ses paroles; aucun obstacle ne les freine au niveau de la gorge pour lui laisser le temps de réfléchir! C'est pour cela, affirme-t-elle, que la femme profère parfois des paroles blessantes, voire des injures graves, et regrette par la suite de les avoir laissées s'échapper » [3]

Comme le conte est tributaire de la culture et de l'espace, toutes les représentations symboliques glissées dans le récit correspondent aux pratiques et aux pensées qui dominent la région dans laquelle il est raconté.

En Algérie comme ailleurs, le conte se pratique depuis for longtemps à l'intérieur et en dehors des foyers. Lorsque le conte se fait masculin, les hommes s'expriment sur des places publiques ou dans des cafés, permettant à tous les passants de profiter d'une escapade vers l'imaginaire. Les femmes, quand à elles, murmurent leurs histoires à un public familial, des enfants et petits-enfants, et quand le cercle s'élargit, il se limite aux voisines.

Notre intérêt pour le conte nous a mené à nous interroger sur les représentations des voix féminines dans les contes algériens comparées à celles des femmes au sein de la société algérienne purement phallocrate.

Avant le mouvement de l'émancipation de la femme au XIX siècle, les femmes algériennes comme celles du monde, leurs voix étaient étouffées, ce que dit une femme n'est que balivernes. La virilité de l'algérien ne tolère pas que la raison émane de la bouche de celle qui considère comme une subordonnée, c'est l'homme qui parle, qui décide et c'est toujours lui qui sait. L'idée répandue est que la parole d'honneur est une parole d'homme ; quand on veut appuyer son propos, on le qualifie de « parole d'homme », c'est une garantie qui consolide la véracité des dires.

Précisément, il est question de voir de près les représentations de la voix féminine dans le conte de par son degré d'éloquence et sa perspicacité, il semble judicieux de commencer par le statut des conteuses ; ces femmes qui prêtent leur voix aux personnages du conte. Ceci permettra de saisir au mieux le statut de la femme dans le conte.

Le statut des conteuses

Jusqu'au XVII^{ème}, le conte n'était pas trop apprécié, c'est entre autre du fait qu'il soit un genre féminin. Le conte pratiqué par des grands-mères et des nourrices, ne pouvait espérer être reconnu tel un genre littéraire; malgré sa lancée dans les salons fréquentés par les bourgeoises d'antan, il n'a pas échappé aux critiques. Cette dévalorisation correspond au regard de la société à l'égard des femmes et aux conditions auxquelles elles sont soumises.

En 1702, l'abbé Morvan de Bellegarde déplore cette fleuraison du conte qui est majoritairement féminine, qualifiée même d'épidémie, les contes sont ainsi critiqués et présentés comme de vulgaires historiettes.

« C'est en ces termes peu flatteurs que l'abbé Morvan de Bellegarde, en 1702, déplore l'épidémie de contes qui s'est soudain abattue sur les Lettres françaises. (...). Le phénomène est majoritairement féminin, et c'est à ce titre qu'il déchaîne les passions. Il n'est pas évident, en effet, de s'imposer sur la scène littéraire en tant que femme auteure, à fortiori quand il s'agit de contes, ces « bagatelles » de nourrices ignorantes ou de grandes dames désœuvrées. Le conte jouit donc d'un pouvoir ambigu, à l'image des conteuses, célébrées et décriées pour la futilité de leur production » [4]

Cette expression de dénigrement envers la production orale féminine, se traduit aussi par la grande publicité qui se fait depuis toujours autour des recueils de Perrault, d'Andersen et des frères Grimm alors que des femmes telles que Madame d'Aulnoy, madame Leprince de Beaumont ont contribué de manière remarquable à l'écriture des contes.

les conteuses algériennes, fidèles à leur profil de combattantes, ont elles aussi pu inscrire leur noms sur des couvertures de recueils de contes, richement colligés à travers le territoire algérien, nous citons à titre d'exemple : l'une des premières conteuses Taous Ait Amrouche et puis Zoubida Mameria, Nora Aceval et d'autres...

À l'instar des autres genres littéraires, le conte est l'espace dans lequel les voix s'entremêlent pour dévoiler des vérités refoulées; un espace de revendications qui aspirent à l'abolition des stéréotypes.

Etrangement, nous percevons une inversion des rôles dans les contes algériens. Le rabaissement à l'encontre de la parole féminine est vengé; l'héroïne, la setoute, la moudabira, la conseillère; toutes, font preuve d'une sagesse et d'une éloquence remarquables.

Les voix des femmes dans les contes

Dans une Algérie comptée parmi les pays patriarcales et machistes, les contes exposent deux profils féminins distincts; les unes simples d'esprit, elles n'aspirent même pas à se faire entendre, elles sont naïves souvent immatures, leur seul exploit serait la rencontre du prince charmant qui ferait d'elles de vraies femmes; les secondes sont intelligentes, éloquentes à qui on peut demander conseils, leur parole modifie le récit et détourne le sort des personnages.

Des femmes futiles et superficielles, d'autres douées et brillantes, elles ont suscité beaucoup d'intérêt pour des études consacrées aux interprétations des contes. Marie Louise Von Franz, dans *La femme dans les contes de fées* [5] à fait le tour du sujet pour répondre à la question qui porte sur les représentations des personnages féminins dans le conte. Collaboratrice de G.C.Jung elle explique le statut de la femme en s'appuyant sur deux notions de la psychologie analytique jungiennes « animus » et « anima »; ces deux pôles opposés qui se développent chez la femme en animus et chez l'homme en anima.

Selon Marie Louis Franz, le développement de ce pôle masculin chez la femme est une issue via laquelle elle remédiera le mal de l'incertitude qui ligote sa voix. Cette liberté la sauve de la régression et la promulgue vers le monde de ceux qui pensent.

« Dans notre civilisation judéo-chrétienne, c'est-à-dire dans une tradition strictement patriarcale, l'image archétypique de la femme ne figure pas; suivant la boutade de Jung, elle n'a pas de représentant au « Parlement d'En Haut » (...) Il ne lui reste que deux solutions: régresser jusqu'à un modèle de comportement instinctif primitif et s'y cramponner pour résister aux pressions exercées sur elle par la civilisation, ou tomber dans une attitude d'animus et s'identifier totalement à lui, tentant de construire une image masculine d'elle-même pour compenser l'incertitude qu'elle ressent à l'intérieur quant à sa nature. »

De ce fait, le discours féminin est étroitement lié aux rapports que la femme entretient avec son monde masculin, puisque c'est de là, qu'elle construit son monde psychologique. Pour qu'elle ne régresse pas, la femme s'identifie à l'homme élu pour qu'il soit son influenceur.

Cette opinion sexiste réduit la femme à un sous individu, inférieur mentalement, qui ne peut exister que sous l'ombre d'un masculin penseur.

Les contes contiennent énormément d'indices, certains confirment et d'autres contredisent les idées admises par le conscient collectif du pays où ils sont racontés.

À partir de quatre contes tirés du terroir algérien, nous allons voir de près comment est considéré et la femme et son discours dans les contes racontés dans un pays patriarcale tel que l'Algérie.

A priori, deux profils de femmes se distinguent dans les contes, le premier affichant une femme simple, démunie de sagesse, incapable de gérer ses émotions et encore sans

ambition, puis, un deuxième où on retrouve celle qui est pleine d'esprit, séduisante pas uniquement par sa beauté physique mais par son éloquence et sa sagesse.

Dans un premier conte, Ettayer Lakhdar Oua Jenahou Yroud Alyh(p227 nous retrouvons une de ces femmes qui selon la psychologie jungienne semble en désaccord total avec son animus. C'est une histoire qui retrace la mésaventure de la belle princesse ensorcelée par le chant d'un oiseau qui se rendait chaque matin à son balcon pour l'amuser et la faire rêver. En guise de remerciements, elle lui lançait ses bijoux et ce n'est qu'après sa longue disparition qu'elle réalise qu'elle avait tout perdu.

« Dès lors, le bel oiseau cessa de venir. La perte de tous ses bijoux et l'idée de ne plus voir son beau visiteur causèrent à la jeune fille une profonde affliction qui s'exprima par une tristesse constante. Sa santé s'altéra tant qu'elle en perdit le manger, le boire et le sommeil aussi » [6]

Pour marquer la profondeur de la sottise féminine dans ce conte, le récit insiste que non seulement la jeune fille pleure ses bijoux perdus mais surtout la disparition de son oiseau pilleur.

Avec cette mise en avant d'un profil féminin décevant, muet, sans la moindre réaction positive, nous assistons à une dévalorisation parfaite de l'image féminine.

Comme la maladresse et la naïveté ne constituent pas la seule étiquette péjorative, le narcissisme pervers avec la superficialité de la pensée sont souvent collés au caractère féminin. Dans un deuxième conte Chama Khadra, Z.Mammeria retrace l'histoire d'une femme victime de son apparence qui serait capable d'éliminer toutes celles qui la surpassent en beauté, pour garder le statut de la plus belle, allant même à éliminer sa propre fille.

« Très préoccupée par son image, la mère n'admit pas que sa fille la surpassât en beauté. Sa jalousie l'aveugla et lui dicta d'éliminer sa rivale, une bonne fois pour toute » [7]

Dans ces deux contes, les deux femmes sont sans voix, les discours que le récit leur accorde sont sans valeur, ce ne sont que des reflets d'un esprit simple et un caractère superficiel. Dans le premier conte la jeune fille est trop naïve pour bien penser et encore moins pour bien dire, pour le deuxième conte la mère est superficielle, elle n'est capable que de mensonges pour trahir sa fille et l'emmener loin du domicile familial.

Ces représentations sont le fruit d'un imaginaire misogynne, car lorsqu'il s'agit de personnages masculins, les images sont plus valorisantes. La présentation du personnage masculin est à ce titre, dithyrambique, elle met en scène: un prince beau, fort et généreux, un père de famille courageux, un sultan de renom, un bûcheron ou pêcheur héroïques. Exemplaires, ces personnages masculins sont toujours là pour leur petite famille contrairement aux femmes, présentées comme des rêveuses ou de laides sadiques.

Cela laisse croire que ces contes sont là pour justifier et soutenir la dévalorisation infligée à la voix féminine puisque la raison et l'éloquence ne peuvent appartenir à des personnages fragiles ou déséquilibrés.

Fort heureusement, d'autres contes sont là pour rectifier ces représentations sexistes. Ce sont des histoires qui rapportent des situations où la femme est présentée telle un individu pensant, il est question de contes où nous retrouvons des femmes sages, conseillères auxquelles on témoigne des paroles qui marquent l'esprit du récepteur.

Les contes dans lesquels la femme est présentée sous un profil positif sont légion, mais, pour notre travail nous avons sélectionné deux contes, l'un intitulé Aicha –le scandale [8] l'autre Bent El Feham (La fille du bûcheron).

Le premier conte, met en avant la verve d'Aïcha, une femme curieuse au sujet de la classe sociale à laquelle appartient son prétendant. Elle lui lance un interrogatoire très subtil. En le questionnant dans un discours éloquent via lequel elle glisse son enquête sans pour autant être offensive. Cette femme brise le portrait qu'on a observé dans les deux contes précédents, puisque le conte d'Aïcha repose essentiellement sur la profondeur de l'esprit de cette dernière et la qualité du discours avec lequel elle exprime sa pensée.

« Un homme qui allait à son travail, la trouva assise sur son chemin.

« hum !grogna-t-il, enveloppée d'un châle bleu elle se tient au bout de la rue !

- Hum répondit-elle.
- Ô yeux de sa mère
- Ô sourcils de sa sœur !
- Ce gilet brodé t'appartient-il
- Ou bien l'as tu emprunté
- Va chez nous, et contemple notre situation ! »^[9]

Nous assistons une belle démonstration de la beauté et la finesse du discours qui témoignent de la sagesse. Dans un parlé plus simple ; elle aurait pu lui dire : qui es tu pour être si bien vêtu ? D'où te vient ce costume ?

Dans une autre séquence, le personnage d'Aïcha nous offre un second étalage de ses compétences langagières, elle fait preuve de prestesse. En effet, lorsque la mère du prétendant vient voir Aïcha, cette dernière surprend, et la mère et le fils, avec des réponses singulières.

« La mère revint sur le champ chez la jeune fille : qui est là ?
-ouvre pose le pied ... »
La mère entra et demanda à la jeune fille :

« Pourquoi ne t'es-tu pas levée pour m'ouvrir ?

-La rose délicate de mon giron m'empêche de courir !

-Où est ta mère ?

-Elle est partie amener ce qu'elle n'a jamais amené !

-Où est ton père ?

Il est parti accompagner ce qui ne reviendra jamais ! »

Dans ce conte, Aïcha est une femme qui possède la capacité de s'exprimer dans un langage peu commun, elle a brisé le stéréotype qui réduit la femme à cet individu sans voix, démunie de sagesse et accusé de frivolité.

D'abord lorsqu'Aïcha parle de la rose délicate de son giron qui l'empêchait de courir, elle dit en réalité, à la future belle-mère, qu'elle garde encore sa virginité.

Ensuite, dire que sa mère part amener celui qu'elle n'a jamais ramené, elle fait allusion à un nouveau né, puisque sa mère est partie aider une femme en couche.

Enfin, Aïcha dit que son père est parti accompagner celui qui ne reviendra jamais. Il s'agit là, d'un enterrement.

C'est avec ces contes, que nous observons la valorisation du discours féminin. Le passage à l'interprétation est un indice de la qualité du discours et la profondeur de la pensée. Ceci dit, le texte dans sa langue d'origine a une meilleure tonalité et la traduction altère moyennement la beauté du texte.

Le deuxième conte intitulé Bent el Faham [¹⁰], que Zoubeida Mameria répartit en trois titres (La benjamine, L'intelligence comme dote, Akhir hila-la dernière ruse-) raconte l'histoire de sept filles qui vivaient avec leur père, un bûcheron. Contrairement aux six filles, la benjamine était plus attentionnée et se distinguait de ses sœurs par son éloquence. C'est ainsi qu'elle est présentée dans le texte de Zoubeida Mameria :

« Elle était également, d'une beauté et surtout d'une remarquable sagesse. Elle excellait dans l'art de l'éloquence et la finesse de son esprit était connue de tous. Dans le village, on la citait en exemple et sa réputation avait fini par arriver aux oreilles du roi. »[¹¹]

Cette reconnaissance de l'éloquence féminine n'est pas anodine. C'est un message qui incite les femmes à la prise de la parole, à l'expression libre, montrant qu'une femme est une entité intelligente capable de séduire avec des mots, et qu'on ne peut pas la réduire à une beauté physique.

Cette fille sage et éloquente est considérée à travers la trame du récit comme une exception, une héroïne de conte de fée. On la raconte tel un personnage fantastique sans égale dans le monde réel.

La fille du bûcheron maîtrise le mot et la pensée, elle a amené les messagers à dénoncer leur vol devant leur sultan sans qu'ils s'en rendent compte.

« Remerciez de ma part votre généreux sultan et présentez lui mes respects. Je vous charge aussi de lui dire exactement ceci : il manque du duvet à la perdrix, de l'eau à la mer et des étoiles au ciel » [¹²]

Quand le sultan reçoit le message, il comprend de suite que ses messagers ont trahi sa confiance et qu'ils ont volé une part des présents destinés à la future épouse.

Ces passages sont des témoignages positifs à l'égard de la parole féminine représentée comme étant éloquente et sage contrairement aux idées répandues dans la société.

La sagesse ne se manifeste pas uniquement par la parole, le comportement de la fiancée séduit le sultan tout autant que son art oratoire.

Quand les messagers lui rapportent la manière avec laquelle elle a procédé pour le partage des poulets au moment du repas, la droiture de cette femme ne pouvait que surprendre et éblouir encore plus le sultan, d'ailleurs c'est ce qui se fit.

« Au père, elle offrit la tête et quelques morceaux de la poitrine. A sa mère, elle donna le dos et partagea le reste de poitrine entre ses deux frères. Ses sœurs reçurent les ailes, quant aux serviteurs, elles leurs réserva les pattes. »[¹³]

Et pour approuver le comportement de cette jeune femme, nous retrouvons l'expression de fierté éprouvée par le sultan, ravi de son choix, puisque sa future épouse pense mieux que ses sujets, il se met à leur expliquer ce qu'ils n'ont pas pu comprendre.

« Son partage me paraît logique et équitable : au père revient la tête car il est le chef de famille. A la mère revient le dos car elle

est la charpente du foyer. Aux mâles de la famille, elle a réservé la poitrine, car ils constituent le rempart qui la protège. Aux sœurs, elle a remis les ailes car la coutume veut qu'un jour, la fille quitte ses parents pour vivre chez son époux. Quant à vous imbéciles, elle vous offre les pattes, car c'est sur vos deux jambes que vous allés la voir. »^[14]

Comme il ne faut surtout pas oublier que les contes sont nourris de la pensée collective ils ne peuvent rester loin du vécu social, cette reconnaissance est vite rattrapée par un rappel de la supériorité ressentie par l'homme à l'égard de la femme.

En effet, dans le même conte, nous retrouvons le sultan fier de son épouse à la fois sage et éloquente, refusant catégoriquement l'idée de se faire surpasser par cette épouse élue à son goût, il lui interdit fermement de prendre le risque de le dépasser.

« Si un jour par malheur, ton esprit venait à battre le mien, je te répudierais. L'homme doit demeurer le plus fort. Souviens-toi de cela ! » ^[15]

Le balancement entre l'estime et l'oppression de la parole de la femme dans le conte Bent el feham, dénonce le malaise vécu par les femmes dans des sociétés phalocrates. Ceci nous emmène à penser que la parole des personnages féminins partage le statut initial de celui des conteuses. Elles manquent de considération, leur production si elle n'est pas dévalorisée, est en contre partie attribuée à un animus positif, un intervenant masculin caché.

Ce qui attire l'attention, c'est que dans le monde des contes, comme on le constate dans les deux derniers contes, la femme n'est sage et éloquente que pour séduire, la présence masculine est un facteur indispensable pour raconter le savoir dire de la femme coquine. Elle parle, non pas pour elle mais pour l'autre, elle se plie aux désirs de son partenaire pour être conforme à ses fantasmes. Selon Marie Louis Von Franz :

« Adulte, une telle « femme-anima » adopte le rôle que lui suggère ou lui impose l'homme qui retient son intérêt à ce moment-là, et le milieu masculin, professionnel ou autre, où elle évolue. Elle perd son autonomie et n'est consciente d'elle-même qu'en tant que miroir des désirs de son partenaire. Elle devient la « femme-objet »^[16]

Conclusion

Avec toute la pseudo simplicité que les contes affichent, ils sont chargés de messages, variés et variant, ils dressent des profils féminins divers. Des femmes intelligentes, naïves, éloquentes, muettes, tous les modèles sont invités à l'enrichissement des contes. Le choix de ces représentations dépend de l'influence de l'énonciateur, d'un conteur à un autre les visions ne sont heureusement pas les mêmes.

Un conteur misogyne optera pour un conte où la femme n'est autre qu'une créature belle et simple d'esprit, il dresse le personnage qui correspond à son fantasme. Un conteur plus ouvert d'esprit aura de l'admiration pour l'héroïne qui sait parler et qui fait preuve de sagesse. Sur ce point M. Louise Von Franz explique que :

« On peut donc supposer que les versions des contes, telles qu'elles nous sont parvenues, ont subi tantôt une influence féminine dominante, tantôt une empreinte masculine, et que certains traits en ont été soulignés et d'autres estompés, selon qu'elles ont été rapportées, en dernier lieu, par un homme ou par une femme. » ^[17]

Notre analyse nous emmène à conclure que les femmes des contes ne sont pas différentes de celles de la société, elles mènent le même combat, elles ne ratent pas les

occasions pour se faire entendre. Elles investissent leur savoir et leur prestesse pour convaincre et séduire leurs interlocuteurs. Le conte est en étroite relation avec la société dans laquelle il vit.

Les conteuses profitent de cet espace d'expression pour réclamer la reconnaissance de la femme sage et éloquente. De telles représentations divulguent les compétences possibles chez la gent féminine.

Références bibliographiques

-
- [¹] Ferdinand de Saussure, Cours général de la linguistique, Arbre d'Or, Genève, p19, août 2005. <https://www.arbredor.com>(consulté le 01/03/2020)
- [²] Œuvres complètes de J .J Rousseau, avec des notes historiques, tome1, les confessions , Discours , politique
- [³]Kaboré Oger. Paroles de femmes (Moose, Burkina Faso). In: Journal des africanistes, 1987, tome 57, fascicule 1-2. pp. 117- 131.
https://www.persee.fr/doc/jafr_03990346_1987_num_57_1_2166 (consulté le 15/03/2020)
- [⁴] Nadine Jasmin, Baguettes et Bagatelles, la féminisation du conte au XVII siècle , les femmes dans le conte – les femmes conteuses, Acte de colloque du jeudi 21 février 2013, à la bibliothèque, L'heure joyeuse, Paris.
https://conteurspro.fr/site/pdf/10_etudescolloques/femmes_dans_le_contes_les_femmes_conteuse_colloque_fev_2013.pdf
- [⁵]Marie LOUISE VON Franz, Les femmes dans le conte de fées, traduit par Francine saint René Taillandier, Albin Michel. S. A, Paris, 1993.
- [⁶] Zoubeida Mameria, Contes du terroir algérien, vol 1, édi Dalimen ,Alger, 2014,p 230
- [⁷] Zoubeida Mameria,Contes du terroir algérien, vol 1, édi Dalimen ,Alger,2014, p241
- [⁸] Christine Achour, Zineb Ali- Benali, Aicha –les scandales, traduit par Abdou Kamel dans ,Contes Algériens, Media-Plus, Constantine, Algérie 2005,p77.
- [⁹] Christine Achour, Zineb Ali- Benali, Aicha –les scandales, traduit par Abdou Kamel, Contes Algériens, 2005, p77.
- [¹⁰] Zoubeida Mameria, Contes du terroir algérien, Bent el faham,vol 1, édi Dalimen , Alger, 2014,p271
- [¹¹] zoubeida Mameria, Contes du terroir algérien, Bent el faham,vol 1, édi Dalimen , Alger, 2014 p273
- [¹²] Zoubeida Mameria, Contes du terroir algérien, Bent el faham vol 1, édi Dalimen , Alger, 2014p279
- [¹³] Ibid, p 280.
- [¹⁴] Ibid, p 280.
- [¹⁵] Ibid , p 283.
- [¹⁶] Marie louise Von Franz, Les femmes dans le conte de fées, traduit par Francine saint René Taillandier, Albin Michel. S. A, Paris, 1993, p 20.
- [¹⁷] Marie louise Von Franz, Les femmes dans le conte de fées, traduit par Francine saint René Taillandier, Albin Michel. S. A, Paris, 1993, p 10.

Bibliographie :

- Kaboré Oger. Paroles de femmes (Moose, Burkina Faso). In: Journal des africanistes, 1987, tome 57, fascicule 1-2. pp. 117- 131.
- Zoubeida Mameria, Contes du terroir algérien, Bent el faham vol 1, édi Dalimen, Alger, 2014.
- Ourida Menseri, Des femmes, des contes et des ethnologues, Entretien avec Camille Lacoste –Dujardin. Dans la pensée sauvage : « L'autre » 2001/1 volume 2 p 07 à 25
<https://www.cairn.info/revue-l-autre-2001-1-page-7.htm>
- Christine Rousseau, les enchantements de l'éloquence, contes de fées et stratégies

hyperboliques aux XVIIème siècle ; littératures. Université de Grenoble, 2013.
Français. NNT :2013GRENL00.TEL -00926683.

-Aebischer Verena. Une trouvaille : le langage des femmes. In: Langage et société, n°7, 1979. Mars 1979. pp. 49-61; doi :https://www.persee.fr/doc/lsoc_0181-4095_1979_num_7_1_1130 (visité le 02/02/2020)

-Michel Viegnes, « La force au féminin dans le conte merveilleux fin-de-siècle », *Études de lettres* [En ligne], 3-4 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2014, consulté le 19 FEV 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/214> ; DOI : 10.4000/edl.214

-Marie louise Von Franz, Les femmes dans le conte de fées, traduit par Francine saint René Taillandier, Albin michel. S. A, Paris.1993